

emporté comme le cheval éventré par le taureau des arènes. Le docteur se mit en devoir de panser son crâne plus ou moins fracturé.

« A qui le tour ? » Un petit gaillard actif et hardi se présente : Oulaya, l'Angleterre. « Ho, les enfants, je suis l'Angleterre ! Ce sera la fin de ce turco ! » Et pour montrer sa confiance, il jette en l'air son turban et reste nu-tête. Un, deux, trois et tant pis pour Oulaya ! sur son crâne sans défense tomba le bâton d'Omar, raide à tuer un blanc : Oulaya ne fit que chanceler ; mais, ses idées brouillées, il n'était plus à son affaire. Ses camarades, enragés à la vue du sang ruisselant sur sa figure, se ruèrent sur Omar, qui, avant d'être secouru, fut endommagé par les coups pleuvant dru sur son dos. Vainqueur et vaincus, tous blessés, déclarèrent leur honneur satisfait, et ils reçurent au poste les premiers soins.

9 avril. — A la revue du matin, on m'amena les combattants de la veille. Le sergent Omar reçut la notification que, s'étant permis, malgré son grade, de se montrer en état d'ébriété, il aurait à marcher, portant une caisse de munitions, aussi longtemps que les têtes des Zanzibari ne seraient pas raccommodées. Jusque-là son nom serait rayé de la liste des actifs. Trois autres Soudanais sont condamnés à la même peine, pour avoir mis les armes au clair dans l'intention de faire blessure mortelle. Un autre Soudanais eut douze coups de baguette pour avoir chargé un fusil qu'il allait tirer. Sirour, le Monboutou, domestique du Pacha, en reçut le double pour avoir donné de la pelle contre les lutteurs : il avait la rancune de son aventure le jour de la fameuse revue.

Avis fut publié que le lendemain on se mettrait en marche pour Zanzibar, nouvelle qui fut reçue avec des « applaudissements enthousiastes ».

Les Mpinga, Msiri, Mouvité, Malaï, Ouabiassi, Mazamboni et Balegga ont fourni 350 porteurs. Ce soir on a banqueté, chanté et dansé.

Choukri Agha, le commandant de Msoua, n'est pas encore arrivé, bien qu'il ait envoyé ses femmes et ses enfants.

10 avril. — Marche de Kavalli à Mpinga. Quatre heures.

A 7 h. 30, la première colonne ouvrit la marche. Le Pacha et ses gens suivaient, avec les porteurs qu'on leur avait alloués. La troupe était ainsi composée, *grosso modo* :

L'expédition . . . . .	250
Manyouema . . . . .	150
Indigènes du pla'eau . . . . .	549
Les hommes de Kavalli . . . . .	200
Le Pacha et ses gens . . . . .	600
	<hr/>
	1 509

Ni confusion ni désordre. La colonne tenait les files. On eût dit autant de vétérans. Sur les saillies et les hauteurs voisines s'alignaient des femmes et des enfants qui nous chantaient leurs adieux. Partout régnaient l'entrain et la gaieté.

Le capitaine Nelson, commandant l'arrière-garde, mit le feu à la ville de paille qui nous avait abrités pendant des semaines si anxieuses. L'incendie fut superbe : des flammes effrayantes jaillirent jusqu'à la voûte du ciel, et un gros nuage de fumée annonça aux entours, et jusqu'au mont Pisgah, que l'expédition s'acheminait enfin vers Zanzibar.

11 avril. — Repos.

12 avril. — Marché pendant quatre heures et demie. Nous traversons le territoire de l'ami Mazamboni. Mais nous avons perdu notre bel ordre. Les gens du Pacha s'égrènent sur plusieurs kilomètres. Il faudra corriger ça, ou nous aurons des accidents ; non pas ici, car le pays nous appartient et les indigènes sont en bonne voie de se civiliser.

Le lieutenant Stairs nous revient, ayant fait de larges approvisionnements et ne nous apportant que de bonnes nouvelles.

13 avril. — Halte. J'écris de mon lit et souffre beaucoup. Le D<sup>r</sup> Parke diagnostique une gastrite sous-aiguë ; je traduis, inflammation de l'estomac. On m'a administré de la morphine. J'ai ressenti les premiers symptômes à deux heures du matin. J'ai peur que notre halte ne se prolonge. Ce retard forcé donnera du temps à ces gens mal conseillés de la Province Equatoriale, qui pourront profiter de cette halte comme d'un sursis.

Jour après jour suivis de douleurs excessives et de dégoût de la vie. La lutte se prolongeait et le corps n'était pas nourri. L'estomac excorié rejetant tout aliment, je ne pouvais prendre que du lait coupé d'eau ; le supplice de la digestion n'était atténué que par des injections de morphine. D'abord, l'habile médecin me fit espérer un rétablissement rapide. Mon esprit

s'affairait aux plans de marche, à prévoir les accidents, à prendre des précautions. Je supposais que Kabba Réga, instruit de la retraite du Pacha et de ses gens, ferait son possible pour s'opposer à notre marche. En imagination, je lui concédais plusieurs centaines de carabines, quelques milliers de portezagaie et des sagittaires maniant l'arc allongé des Ouahouma. Après lui nous avions affaire aux braves et belliqueux Ouassongora, que je connaissais depuis 1875. Ensuite venaient les Ounyankori, avec leur roi, dénommé « le Lion ». Nuit et jour il poursuivait la colonne, expédiait victime après victime. Puis c'était la traversée du Nil Alexandra sous une grêle de flèches. Après quoi on se rencontrait avec les ennemis du Karagoué, qu'accompagnaient ceux de l'Ouganda. Et jour après jour la colonne diminuait en vigueur et en nombre. Enfin, après des efforts inouïs, quelques survivants abordaient à Msalala et racontaient au missionnaire Mackay l'épouvantable malchance qui nous avait poursuivis et finalement détruits....

Gisant inerte sur mon lit, avec le murmure du vaste camp dans l'oreille, il me fallait lutter contre tous ces dangers que suscitait mon imagination surchauffée; et je me perdais dans les tumultes de batailles incessantes, dans des combinaisons stratégiques qu'il fallait prendre le long de la chaîne neigeuse.... Je tirais parti des accidents de terrain favorables; j'assaillais un village palissadé; à chaque coup de flèche je répondais par deux balles bien dirigées; je grimpais les flancs d'un coteau, je débusquais l'ennemi avec une telle vigueur qu'il était trop heureux de nous laisser tranquilles. A la traversée de larges rivières, que d'embarras! il fallait protéger le bac par une embuscade, élever une zéribé avec une énergie furieuse, tout homme et toute femme y mettant la main; les tirailleurs y allaient de leurs décharges incessantes et portant la mort. Stairs, Nelson, Jephson, Parke hélaient leurs hommes et les animaient; ils avaient des accents enflammés pour défendre nos vies. Changement de paysage. Je revenais à nos anciens combats dans la forêt tropicale, où nous ne pensions pas à la beauté divine des fleurs éclatantes, aux ombres fraîches, aux ruisselets joyeux, mais aux nécessités sangui-naires. Par moments, la fièvre venait tout enténébrer; je ne faisais plus que balbutier confusément, et le docteur, hochant doucement la tête, m'administrait quelque opiacé.

Et si je n'avais pas eu d'autres cauchemars, bien réels, ceux-là! Chaque matin m'arrivaient rapport après rapport sur les complots accoutumés, des complots ourdis dans l'ombre par des hommes cruels qui, pour gagner je ne sais quoi, s'affairaient à nous envelopper dans leurs filets de malheur; en attendant, ils se plaisaient à nous prédire d'affreux désastres. Il circulait mainte rumeur d'une soldatesque rebelle qui allait tout détruire. Chaque nuit décampaient de nouveaux déserteurs: nous en comptons maintenant 80. Quelqu'un s'employait à répandre de fausses nouvelles: nous étions menacés de terribles famines, bientôt il n'y aurait plus à manger que de l'herbe. Ces bruits avaient démoralisé nos gens; il fallait un effort désespéré pour les arracher à la panique.

Or le Pacha, découvrant qu'un de ses hommes était engagé très avant dans cette œuvre funeste, le fit juger et condamner; puis il me demanda un peloton pour le coller au mur, en manière d'exemple. « N'envoyez pas nos Zanzibari, trouvai-je le moyen de chuchoter à Stairs. Que le Pacha dépêche son criminel avec ses propres soldats! S'il a besoin de protection, nous lui donnerons une garde; nous sommes ici, non pour détruire mais pour sauver des vies! » Or, comme on ne pouvait se fier aux gens d'Emin pour exécuter l'ordre, le coupable fut épargné.

Nouvelles plaintes: un homme du lieutenant-gouverneur avait cassé la tête d'un allié, parce que le pauvre diable n'avait pas ramassé du bois assez vite. « Mettez-le aux fers! mais ne le tuez pas! Donnez-lui à manger et engraissez-le pour la marche. Il portera sa charge de munitions. »

Nelson vint: « Ces officiers d'Emin disparaissent les uns après les autres. Quel mal nous aurons pris pour rien! — Eh bien, qu'ils s'en aillent! S'ils ne se soucient pas de suivre leur Pacha, à leur aise! »

Autre nouvelle: Rehan s'était éclipsé avec 22 des nôtres et quelques fusils.

« Ah! cette fois, Stairs, mon cher camarade, triez-moi 40 hommes, des meilleurs, et marchez au Nyanza. Vous verrez que ces misérables ont pris rendez-vous au camp du rivage. Mettez-y de la prudence, tombez sur eux quand ils ne s'y attendent pas, et ramenez-les. En volant nos fusils, ils se sont mis dans leur tort. » Et le lieutenant revenait au quatrième jour avec

des prisonniers garrottés, parmi lesquels Rehan, le meneur. Les officiers furent convoqués en cour martiale, ainsi que les témoins. Par les débats il fut mis hors de doute que cette fuite devait précéder de deux jours l'exode de tous les Soudanais, hommes, femmes et enfants. Il y avait un plan très étudié de s'armer à nos dépens, si bien que, Sélim Bey arrivant — on l'attendait de jour en jour, — nous étions dans l'impossibilité de faire une longue résistance. Ce Rehan avait engagé ses menées séditeuses dès qu'on eut ébruité la gravité de ma maladie ; il avait débuté par forger d'abominables cruautés que nous aurions perpétrées pendant la marche. Et maintenant les officiers auraient à porter d'écrasants fardeaux sur leurs têtes, comme autant de Zanzibari ; on leur refuserait à manger : « L'herbe était bien assez bonne pour eux ! » Bref, la chute définitive du gouvernement dans l'Equatoria avait pour cause les menteries d'un mi-civil, mi-soldat. Des officiers et des gens du Pacha furent cités comme témoins, et d'une accumulation de preuves il résulta que Rehan s'était rendu coupable de manœuvres criminelles, destructrices de la discipline, et dangereuses pour l'expédition. Il fut établi, en second lieu, que Rehan s'était approprié plusieurs de nos fusils, avec l'intention de rejoindre Sélim Bey, d'employer nos armes et munitions contre des gens qui n'avaient fait que du bien à lui et à ses amis. En troisième lieu, il avait déguerpi avec plusieurs femmes appartenant aux harems d'officiers égyptiens. En quatrième lieu, il avait déserté. En cinquième lieu, après sa fuite, il avait tué quelques indigènes de nos alliés sur la route du Nyanza. La Cour délibéra et prononça la sentence de mort contre Rehan, sur chacun des chefs d'accusation.

J'eus beau dire qu'il suffirait peut-être d'une sentence moins sévère : lui placer le cou à la fourche d'une branche, une caisse de munitions sur la tête, ... La Cour fut inflexible. Après avoir revu les charges une à une, j'approuvai l'arrêt, et j'ordonnai que tous les soldats fussent rassemblés pour entendre l'accusation, les considérants, la sentence.

De mon lit je me fis porter en front de bandière, et, bien que, à l'estime de tous les spectateurs, je fusse sur le point de glisser rapidement dans ce lieu sombre et inconnu où va tout le monde et d'où personne ne revient, je trouvai assez de force pour haranguer le condamné :

« Rehan, nous sommes tous les deux en présence de Dieu. Mais il est écrit au livre des Destins que tu descendras au tombeau avant moi. Tu es un méchant, indigne de respirer le même air que les autres hommes. Je te savais l'esclave d'Auach Effendi ; néanmoins, je fis de toi un homme libre et l'égal de tout autre soldat. Dans la forêt, quand nos amis mouraient de faim et d'épuisement, je te demandai de porter des munitions à votre Pacha, et tu y consentis moyennant salaire. Et quand les hommes recouvrèrent leurs forces, on te débarrassa du ballot. Quand tu tombas malade, je veillai à tes besoins et fournis les remèdes qui te guérissent. Tout ce que nous souffrions était pour rendre service à toi et à tes amis. Mais quand l'œuvre fut accomplie, ton cœur devint noir d'ingratitude. Chaque jour tu cherchas les moyens de nous nuire. Tu voulus nous empêcher de retourner chez nous ; dans la malice de ton cœur, tu fis de ton mieux pour nous porter tort. Et tu es entré chez les Égyptiens pour dérober leurs femmes. Et tu as assassiné les amis qui, ces trois derniers mois, nous ont nourris gratuitement. Pour tous ces crimes, tu mérites la mort, et tu seras pendu à cet arbre-ci. Plusieurs hommes qui furent jadis de tes amis ont examiné ton cas patiemment et équitablement : ils sont unanimes à dire qu'il faut que tu meures !

« Toutefois je veux encore te donner une chance de sauver ta vie. Regarde autour de nous tous ces hommes qui ont mangé, qui ont bu avec toi. S'il en est un qui demande ta grâce, je l'accorde !

« Soudanais et Zanzibari, que dites-vous ? Cet homme vivra-t-il ? mourra-t-il ?

— Qu'il meure ! firent toutes les voix.

— Eh bien, *Yallah Rabouna !* Va vers Dieu ! »

Alors avancèrent brusquement les Soudanais, avec lesquels il avait vécu la fraternelle vie de la forêt ; ils le saisirent, et les Zanzibari lui jetèrent le fatal nœud coulant autour du cou. Un homme grimpa à l'arbre et jeta la corde, dont s'emparèrent une centaine de mains. Sur l'ordre qu'on donna, ils la laissèrent retomber, et bientôt Rehan se balançait entre le ciel et la terre.

« Monsieur Stairs, faites circuler le mot d'ordre dans le camp du Pacha. Qu'on vienne regarder Rehan mort. Que tous

réfléchissent en contemplant cette scène lugubre, et qu'il plaise à Dieu de les amender! »

Cette nuit-là j'eus une rechute, et pendant plusieurs jours je semblai n'avoir plus grand'chance de salut. Et mon bon Parke fut à son tour attaqué par une fièvre pernicieuse, laquelle pardonne rarement sur la côte africaine de l'Atlantique. Durant plusieurs jours il excita, lui aussi, de vives inquiétudes. Le Pacha, qui avait autrefois pratiqué la médecine, s'employa très affectueusement à soigner notre ami. Puis ce fut le tour de M. Mounteney Jephson, qui fut si dangereusement malade, qu'une nuit on désespéra de sa vie. Comme on le disait dans le coma, notre incomparable docteur quitta précipitamment son lit de souffrance, et, soutenu par ses garde-malades, alla au pauvre compagnon, parvint à le réveiller, calma notre intense anxiété, et trouva encore le temps de soulager mes crises. Ainsi passèrent de tristes semaines.

Le 29 avril, je fus capable de m'asseoir sur ma couchette. A partir de ce moment jusqu'au 7 mai, l'amélioration fut lente, mais sûre, bien que la langue indiquât toujours l'inflammation de la muqueuse stomacale.

5 mai. — Les riverains du lac m'apportent deux paquets de lettres, et comme elles sont en arabe, je les transmets au Pacha.

Voici que le Pacha demande une entrevue. Il m'informe qu'il y a eu erreur : un des paquets renfermait une correspondance pour Ouadelai, dépêchée il y a déjà quelques jours, et l'autre avait été expédié de cette station.

« Mais je n'ai eu connaissance d'aucun courrier parti d'ici depuis que nous sommes chez Mazamboni. Il a donc été envoyé secrètement, et sans doute avec des intentions perfides. Puisque nous sommes en état de guerre avec vos gens, si mal intentionnés à notre endroit, je vous prie, Pacha, de vouloir bien ouvrir cette correspondance et me la lire. Avec l'ennemi, la discrétion n'est pas de mise. »

La première lettre, de Choukri Agha à son ami Sélim Bey, ne contenait pas un mot qui ne respirât l'honnêteté et le désir légitime de le revoir bientôt.

La seconde venait d'Ibrahim Effendi Elham, un capitaine dans notre camp. « J'espère, disait-il, qu'au reçu de ce billet tu nous enverras 50 soldats. Nous sommes déjà partis, mais

nous restons ici pendant quelques jours encore. *Au nom de Dieu, qu'ils arrivent sans délai! Quand nous les aurons, on arrêtera l'expédition d'une manière ou d'une autre; mais si tu arrives toi-même avec 200 soldats, nous avons victoire gagnée.* Nos amis attendent de tes nouvelles avec anxiété. Il y a urgence. »

« En voilà une découverte, Pacha! Reconnaissez-vous maintenant que ces gens sont d'incorrigibles traîtres? »

— Certes je ne me fusse pas attendu à cela d'Ibrahim Effendi Elham, pour lequel j'ai toujours eu beaucoup de complaisance. Quant à Sélim Bey, je ne vois vraiment pas ce qu'il peut vouloir?

— Ce qu'ils veulent les uns et les autres? je vous le dirai, Pacha. En réalité, ils ne sont guère, ceux qui veulent du retour en Egypte. Ils vous eussent accompagné volontiers jusqu'à ce qu'ils fussent entrés dans quelque Terre de Promission, riche en grain et en bétail, loin du terrible Mahdi. Alors ils vous conteraient que la marche les fatigue, qu'ils mourraient s'il leur fallait aller plus loin. Et après en avoir conféré avec moi, vous leur accorderiez des munitions, et promettriez de leur en envoyer d'autres. Mais autant que vous leur en donneriez, vous ne leur en donneriez jamais assez. Leurs fusils ne suffiraient pas : il leur faudrait encore les nôtres, et nos munitions et le reste. Un moment encore, Pacha, et je vous dévoile tout le complot :

« Dès que M. Jephson reçut ma missive, il fut bientôt connu, jusqu'au plus extrême de vos établissements, que j'étais arrivé avec une troupe et de la poudre. Ils savaient, bien qu'ils affectassent ne pas le croire, que le Khédive vous avait envoyé des munitions. Ils étaient assez malins pour deviner que de moi ils n'auraient rien sans un ordre de vous. Mais quand Jephson eut fui et m'eut raconté votre emprisonnement et votre déposition, cet ordre aurait à peine suffi. Connaissant donc votre facilité à pardonner, ils envoient une députation vous exprimer leurs regrets et leur repentir, ils vous baisent la main, vous font les plus belles promesses, et vous les acceptez. En signe de pardon et d'amitié, vous les menez chez moi, vous me les présentez, vous demandez un temps raisonnable pour qu'ils fassent leurs préparatifs, et la chose est accordée. Mais ils ne peuvent résister à la tentation de voler un fusil. Or, s'ils